

FEUILLE OFFICIELLE

DES

ILES SAINT-PIERRE & MIQUELON

Paraissant le Jeudi de chaque semaine.



PRIX DES ANNONCES:

payable d'avance.

UNE A SIX LIGNES. 3 fr.
CHACQUE LIGNE AU-DESSUS. . . 0 fr. 40 cent.

Les rééditions d'avis judiciaires, sans modifications, seront payées à raison de moitié du prix ci-dessus pour chaque ligne au-dessus de six.

Les annonces doivent être remises, au plus tard, empli soir à deux heures.

CALENDRIER

Jeudi 2. S. Guénégond.

V. 3. S. Casimir.	L. 6. S ^e Colette.	P.L.
S. 4. S. Adrien.	M. 7. S ^e Perpétue.	
D. 5. RÉMINISCERE.	M. 8. S. Ponce.	

PRIX DE L'ABONNEMENT:

payable d'avance.

UN AN.	15 fr.
SIX MOIS.	8
TROIS MOIS.	4
UN NUMERO.	0 fr. 50 cent.

Pour les abonnements et les annonces, s'adresser au Chef de l'Imprimerie du Gouvernement.

PARTIE OFFICIELLE

DÉPÊCHE ministérielle (Direction des colonies), au sujet de la reconstruction des maisons incendiées.

Bordeaux, le 10 janvier 1871.

Monsieur le Commandant,

Vous me faites connaître par votre lettre du 24 novembre, les résistances que vous rencontrez de la part de quelques individus dans l'application du mode prescrit pour la reconstruction des maisons de St-Pierre, incendiées en 1865 et 1867. Vous m'informez en même temps qu'après avoir été dans la nécessité de sévir contre un des récalcitrants, vous avez cru devoir surseoir à l'exécution des jugements prononcés contre les autres, jusqu'à ce que les moyens de conciliation aient été épuisés.

Le Département ayant, ainsi que vous le rappelez, approuvé les dispositions que vous avez prises pour éviter le retour du fléau qui, deux fois en moins de deux ans, a failli détruire St-Pierre, je ne puis que vous engager à en poursuivre fermement l'exécution. Dans le cas où vos efforts pour arriver à ce résultat par les voies amiables, se aient infructueux, vous ne devrez donc pas hésiter à employer les moyens que vous donne la loi.

Recevez, etc.,

L'Amiral Ministre de la marine et des colonies,
Signé: FOURICHON.

ARRÊTÉ portant nomination d'une commission chargée de procéder à l'examen des candidats à l'emploi d'aspirant-pilote.

Saint-Pierre, le 24 février 1871.

Nous, Colonel Commandant des îles Saint-Pierre et Miquelon;

Vu l'arrêté du 11 mars 1869 sur le service du pilotage aux îles St-Pierre et Miquelon;
Sur la proposition de l'Ordonnateur;

AVONS ARRÊTÉ ET ARRÊTONS:

Art. 1^{er}. Une commission composée de:

MM. Hautefeuille, Lieutenant de vaisseau,

Président,

Littayé, Commissaire de l'inscription maritime,

Farvacque, capitaine de port, p. i.,

Guilbeau, maître au cabotage,

Ledret (Eugène), pilote,

se réunira le 9 mars courant à deux heures de relevée au bureau de l'inscription maritime, à l'effet de procéder à l'examen des candidats à l'emploi d'aspirant-pilote.

Le nombre des emplois à accorder est fixé à deux.

Les candidats devront se faire inscrire au bureau de l'Inscription maritime avant le 8 mars.

Art. 2. L'Ordonnateur est chargé de l'exécution du présent arrêté, qui sera enregistré et communiqué partout où besoin sera.

Saint-Pierre, le 24 février 1871.

V. CHEN.

Par le Commandant:

L'Ordonnateur p. i.,

D'HEUREUX.

AVIS AUX CRÉANCIERS DE L'ÉTAT.

Clôture de l'exercice 1870.

La clôture de l'exercice 1870 aura lieu, dans la colonie, aux époques ci-après de l'année 1871:

SERVICE COLONIAL.

Le 20 mars, pour la liquidation et l'ordonnement;

Le 31 suivant pour le payement.

Ainsi toute créance de l'Etat dont les titres n'auront pas été présentés aux détails à trois mois, pour qu'elle soit liquidée et ordonnée le 20 mars, ou qui, ayant été liquidée et ordonnée, n'aurait pas été présentée au Trésor pour être payée, le 31 mars, tombera dans les créances dites d'exercices clos, lesquelles ne peuvent être acquittées dans la colonie qu'après avoir été ordonnées directement par le ministre.

PARTIE NON OFFICIELLE

Un de ces accidents si communs à Saint-Pierre et qui chaque année viennent jeter le deuil dans les familles du pays a eu lieu dernièrement dans les circonstances suivantes.

Les nommés Fouchard (Auguste) Vigneaux (Emile) Andoux (Emile) et Lorieux (Pierre) marins pêcheurs, partant de St-Pierre le 22 du mois dernier, à une heure du matin, pour aller chasser des oiseaux de mer.

Ils débarquèrent à Langlade, au lieu dit l'anse à Rosse, où ils chassèrent jusque vers trois heures de l'après-midi.

Lorieux ayant voulu, malgré les conseils de Fouchard, poursuivre un oiseau sur une pointe escarpée et couverte de glace, perdit

l'équilibre et fut précipité au bas de la falaise, le long de laquelle il essaya vainement de se retenir et disparut au milieu des flots d'où ses camarades le virent encore surgir une ou deux fois, sans avoir pu lui porter le moindre secours.

Lorieux était âgé de 31 ans. Il laisse une jeune femme, deux petites filles en bas âge et un jeune orphelin qu'il avait recueilli.

On lit dans le journal *Le Granvillais* du 15 janvier 1871 (*Correspondance de Saint-Pierre et Miquelon*).

St-Pierre (T.-N) le 24 novembre 1870.

Monsieur V. Chesnais,

Le mauvais temps ayant empêché notre packet de partir hier, je profite de ce retard pour vous ajouter quelques lignes. Voyez si j'ai eu raison de vous prier de ne pas oser mon nom à la suite du renseignement que je vous ai précédemment inséré dans votre Journal.

Hier, un maître ouvrier avantagusement connu dans la colonie et l'habitant depuis plus de dix ans — ce qui, j'imagine, est plus de temps qu'il ne faut pour se faire apprécier — a été saisi et incarcéré comme un malfaiteur sous le fallacieux prétexte qu'il excitait la population contre une mesure prise par l'administration à propos des nouvelles constructions. En vertu de son pouvoir discrétionnaire et sous autre forme de procès. Sa Majesté le Commandant le condamne à un an d'exclusion de la colonie.

Je livre ce fait isolé à votre appréciation, m'abstenant de le commenter. Je crois cependant qu'il y a danger pour le Gouvernement actuel à laisser un pouvoir aussi illimité aux mains d'un seul individu, et sans contrôle.

Vous devez comprendre, du reste, combien est difficile la position de vos correspondants quand ils ont à vous faire part de semblables énormités. Sachant qu'à l'arrivée de votre journal dans la colonie, on peut les faire empoigner par quatre gendarmes, embarquer sur un bâtiment quelconque et pour n'importe quelle destination, sans s'inquiéter de ce qu'ils laissent derrière eux.

Je me réserve au prochain courrier de vous entretenir longuement au sujet d'une question qui, j'en suis sûr, excitera vivement l'indignation des honnêtes gens. Je veux parler du partage des terrains. — L'ami X. pourra vous en donner une idée. X.

Cette lettre, non signée, est insérée dans la *Feuille officielle* de la colonie, afin que chaque balayant puisse apprécier la bonne foi, l'honorabilité et le courage de son auteur, qui n'aurait été un enfant de St-Pierre.

ya plus d'un paven en France qui, vu l'incorrection du dessin, aurait pris notre Lallou pour une toupie.

Après avoir attentivement regardé et le dessin et le côté gravé de la carte, ils virent imprimé le mot magique : « Paris ! » et, regardant encore le dessin, crièrent : « Ja, ballone Paris ! » en nous montrant du doigt le ciel.

(A continuer.)

L'INSTITUTION DU CARÊME. — Le concile de Nicée, tenu en l'an 325, ayant décidé que la solennité de Pâques aurait toujours lieu le premier dimanche après la pleine lune qui suit l'équinoxe du printemps (21 mars), le carême ou période quadragésimale, a dû nécessairement commencer quarante jours avant cette date. L'Eglise, en faisant à cette époque de l'année, a voulu préparer les chrétiens, par une longue pratique de la mortification, à célébrer dignement le glorieux anniversaire de Pâques et de la résurrection du Sauveur. Les docteurs s'accordent à reconnaître que ce fut le pape Théodore qui fixa cette période d'abstinence dès l'an 131, et lui assigna sa durée, afin d'imiter l'exemple de Jésus-Christ, qui jeûna pendant quarante jours dans le désert.

Cependant, bien que l'institution du carême se rattache à l'établissement même du christianisme, c'est plus tard que son observation a été rendue obligatoire, et si quelques écrivains ont pensé que la pratique du jeûne avait été constamment une loi, « ils n'ont pas réfléchi, dit le liturgiste Pascal, que durant les deux premiers siècles, les chrétiens se vouaient à cette pénitence avec une telle ferveur, qu'un précepte formel n'aurait été inutile. » Ce n'est qu'au III^e siècle, alors que la piété commençait un peu à se refroidir, qu'on en fit une obligation rigoureuse. Nominale-ment la période quadragésimale dure quarante six jours; mais, comme les dimanches le jeûne est suspendu, les jours de pénitence déterminés par l'Eglise sont seulement au nombre de quarante. Les Grecs commencent le carême huit jours plus tôt que nous; mais ils n'ont pas plus de jours de jeûne, car ils n'observent pas d'abstinence le samedi, excepté celui de la semaine Sainte.

Notre carême commence le mercredi des Cendres, qui a été ainsi nommé de la cérémonie religieuse en usage de temps immémorial dans le catholicisme, et dont le but est d'inviter l'homme à la pénitence en lui rappelant son néant. A l'office de ce jour, le célébrant, après avoir récité les psaumes pénitentiels et d'autres oraisons, bénit des cendres, et en d'après quelques paroles avec le poince en formant une croix sur le front des fidèles et en adressant à chacun d'eux ces paroles :

« Homme, souviens-toi que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière ! » C'est le texte même de la sentence que Dieu prononça contre le premier pécheur (1). Les cendres dont l'Eglise fait usage pour cette cérémonie sont produites avec les débris de vieux rameaux bénits et avec les linges qui ne peuvent plus servir à l'autel. Si leur quantité n'est pas suffisante, on l'augmente en brûlant du bois de chêne, et le mélange doit être tamisé.

(1) Genèse, liv. III.

Cette coutume l'impose les cendres sur la tête des fidèles en signe de mortification et de pénitence est un souvenir des mœurs anciennes. Dans les grandes calamités publiques et privées, les Juifs avaient coutume, pour témoigner leur affliction et leur douleur, de déchirer leurs habits, de se vêtir d'un sac et de se couvrir de cendres. La cérémonie des Cendres est donc un symbole n'étant que et touchant, éminemment propre à marquer cette période de recueillement dans laquelle entre alors toute l'Eglise catholique. Dans l'Eglise de Milan, la cérémonie des Cendres a lieu le lundi qui suit le dimanche de la Quadragésime ou premier dimanche de carême, parce que, conformément à un ancien usage local, son carême ne dure que trente six jours au lieu de quarante.

La liturgie ecclésiastique prescrit, pour le temps du carême comme pour celui de l'Avent et les jours de Vigile en général, l'ornement sacerdotal de couleur violette. Le chant du *Gloria in excelsis* est supprimé à la messe, ainsi que les *répons* joyeux; il en est de même de l'intervention des orgues : *tacite organa*. A Paris cependant et dans toute la France, la plupart des églises, sauf la Primatiale de Lyon, se servent de l'orgue d'accompagnement pour soutenir les chœurs, dont les voix sont souvent si prompts à s'égarer, depuis que l'étude du plain-chant n'existe plus guère que dans les séminaires et quelques maîtrises métropolitaines. Dans la liturgie romaine, ainsi qu'en Bohême, en Autriche, en Belgique, en Lithuanie, les chants sacrés sont exécutés soit à l'unisson, soit en parties vocales harmonisées à la Palestine, sans aucune espèce d'accompagnement, ce qui leur imprime un caractère plus pieux, plus austère, plus en rapport, en un mot, avec les traditions des conciles et le sentiment des pères et des docteurs.

Avant le XI^e siècle, l'observation du jeûne qu'on dragésimal variait aussi dans la pratique selon les localités. En général, on s'abstenait partout de toute espèce de jeux et de divertissements; les procès même étaient suspendus, mais les aliments interdits n'étaient pas les mêmes partout. En Orient, où l'usage de la viande était répandu, les fidèles vivaient de pain et d'eau, de fruits secs et de légumes; on disait à midi, et on faisait le soir, surtout dès le VI^e siècle, un léger repas d'herbes et de fruits crus. En Occident, du temps de saint Augustin, on s'abstenait de viande et de vin. Le vin fut permis par la suite, tant que l'usage de la viande a été constamment interdit.

L'habitude de ne faire qu'un seul repas, après les vêpres, dura jusqu'au commencement du treizième siècle. On commençait à prendre quelques conserves, puis on avait le repas à trois heures. Enfin, vers l'an 1500, on se mit à dîner à midi, et l'on crut observer l'abstinence du temps quadragésimal en ne mangeant pas de viande et en ne faisant que deux repas : l'un, le plus substantiel, à midi; l'autre, plus léger, dans la soirée. Ce dernier fut appelé *collation*, du mot latin *colatio*, qui désignait la coutume adoptée dans les convents de donner aux moines, les jours de grand jeûne, après la conférence et la prière du soir, une petite quantité d'eau et de vin. Ce changement ne fut pas le seul qui s'introduisit

dans la pratique du jeûne : dans certaines circonstances, l'Eglise permit, soit à des particuliers, soit à des communautés entières, de prendre certains aliments ordinairement interdits.

Il passa dans les habitudes de faire, pour chacune de ces dispenses, une offrande pécuniaire à la paroisse. Les fonds ainsi obtenus étaient employés soit à soulager la misère, soit à ériger de nouveaux monuments au culte catholique. Le nom de *tours de beurre* donné à certaines fêtes de plusieurs de nos cathédrales, à celles de Bourges et de Reims, par exemple, rappelle l'origine des ressources au moyen desquelles elles furent construites; ces fonds provenaient, en effet, des offrandes faites par les paroissiens qui avaient obtenu l'autorisation de manger du beurre.

L'Eglise a grandement modifié le jeûne et l'abstinence, cependant elle a toujours exigé une cause légitime qui en puisse dispenser à certains jours de la semaine.

Ces causes sont au nombre de trois : la dispense, l'impuissance physique ou morale, et le travail. En France, les évêques ont l'habitude de dispenser d'une manière générale leurs diocésains d'une partie de l'abstinence prescrite pour le carême, et les curés peuvent aussi dispenser leurs paroissiens, mais uniquement pour des cas particuliers.

(Journal officiel du soir.)

PROPOS

D'UN

FRANC-TIREUR.

Episode du siège de Paris. (2)

(SUITE.)

J'étais à peu de distance dans un cimetière où mes frères-tireurs et moi nous étions fortifiés comme en un camp retranché, hélas ! parmi les tombes et sur les cendres des morts, dont nous venions profiler le repos; de là je dominais la ferme, et je m'aperçus qu'elle allait être cernée. Comment avertir les mobiles ? Je fis un signe, Germer s'élança, il avait vu et compris. Les Allemands heureusement ne firent pas toujours bien, et, malgré la pluie de balles, dont ils saluèrent son passage, il parvint à gagner la ferme et à s'y introduire. Il y eut à ce moment dans le petit blokhaus un peu d'hésitation, dont les Prussiens profitèrent pour marcher en avant. La fusillade reprit aussitôt, vive, acharnée; un certain nombre de mobiles s'efforçaient de faire une brèche dans le mur, le temps pressait; les autres appuyés à la frêle barricade à demi démantelée déjà, protégeaient leur travail, et parmi eux Germer, chargeant et déchargeant son fusil avec le calme d'un vieux soldat. C'est ainsi que je l'aperçus del out, au milieu des nuages de poussière et de fumée; puis une effroyable décharge retentit et je ne vis plus rien.

Des troupes prussiennes s'avancèrent en masses compactes ! Des renforts se succédaient; on sonna la retraite. Pour garder les positions que nous avions conquises, il aurait fallu de notre côté faire avancer des forces considérables et engager une grande bataille. Cela n'aurait pas sans doute dans le plan de nos généraux, puisqu'au plus beau moment de la journée on rappelait nos soldats. Presque tous manèrent, mais il fallait obéir et

(2) Voir les Nos 5, 6, 7, et 8 de la Feuille officielle.

abandonner les points que nous avions si vaillamment emportés d'abord et défendus ensuite. La journée pourtant avait été glorieuse pour nous, et l'ennemi avait payé bien cher le droit que nous lui laissions de reprendre les positions; encore gardions-nous quelques avantages de terrain. Nos pertes d'ailleurs étaient peu nombreuses, et, sauf le désappointement de céder le champ de bataille conquis, tout le monde était satisfait.

Je revenais d'un pas alerte avec mes confrères, ceux du moins qui avaient pu rejoindre, quand je fus abordé par un membre de la Société de Genève. Capitaine, me dit-il, en me montrant sur la route une maison sur laquelle flottait le drapeau des ambulances, vous avez là un de vos hommes grièvement blessé.

Je le suivis dans une petite salle où sur des lits improvisés on avait déposé quelques blessés. Dans un angle, sur une chaise, il y avait une vareuse, une longue ceinture bleue et un feutre à plume noire, et tout près, sur un matelas, je reconnus Germer. Mon Dieu, qu'il était pâle! et quel ravage en quelques heures? Sa chemise, entr'ouverte et raide de sang, laissait voir la poitrine entourée de linges ensanglantés. Il était assoupi dans un sommeil qui ressemblait à la mort; sa main droite serrait encore son fusil, dont il n'avait pas voulu se séparer. Debout à ses côtés, un sergent de mobiles le contemplait d'un air morne. Il nous a tous sauvés, me dit-il, mais il l'a payé cher.

Il était en effet tombé sur la barricade, où il était demeuré le dernier, et les Prussiens après le combat, l'avaient rendu à nos infirmiers. J'interrogeai du regard le chirurgien, qui secoua tristement la tête.

Pauvre Germer! Je vis en un instant passer comme dans un rêve les rues silencieuses de Fontainebleau, une maison paisible, deux jeunes filles, l'une près de l'autre, qui pensaient à leur frêre, qui l'attendaient, qui à ce moment encore espéraient le revoir. Ah! j'aurais donné de grand cœur tout mon bonheur en ce monde pour sauver cet enfant, pour prendre à mon compte les trois balles qui lui avaient fracassé la poitrine.

Je ne sais s'il entendit quelque bruit ou s'il devina ma présence, mais il ouvrit les yeux et me reconnut. — Et Châtillon, me dit-il aussitôt avec un regard brûlant de fièvre.

Il ne savait pas le résultat de la journée; j'hésitais à répondre. Le sergent me devança. — Châtillon! s'écria-t-il, eh bien! camarade, ce sera pour une autre fois; nous vous attendrons pour le reprendre.

Germer, sans une plainte, sans un soupir, laissa doucement retomber sa tête sur l'oreiller et ferma de nouveau les yeux.

Bientôt quelques camarades accoururent; ils venaient annoncer à Germer qu'il allait être porté à l'ordre du jour; il les entendit,

et se tournant vers moi :

— C'est impossible, vous le savez bien, capitaine, dit-il d'une voix ferme. Il faut empêcher cela; il faut réserver cet honneur à ceux qui sont sans peur et sans reproche. Moi, je ne veux voler la estime de personne.

— Germer, lui dis-je, vous avez aujourd'hui sauvé la vie de plusieurs hommes au péril de la vôtre. L'attendez-vous donc pour vous pardonner?

— J'ai sauvé quelques hommes, reprit-il douloureusement; mais combien d'autres mourront encore pour reprendre la redoute que nous avons abandonnée!... Ah! c'est là que j'aurais voulu tomber en y plantant notre drapeau; mais Dieu ne l'a pas permis... Et que de vies il faudra sacrifier encore!... Ah! ce sang!... ce sang!...

Un brusque sanglot souleva sa poitrine brisée, puis sa voix se raffermi : — Vous écririez à mes sœurs, n'est-ce pas?... Vous savez capitaine?... Fontainebleau.

— Je les consolerais, répondis-je, et quand elles sauront tout, elles seront fières de vous, Germer.

Un pâle sourire glissa sur ses lèvres; mais bientôt secouant la tête : — Non, ne leur dites pas tout, cela leur ferait trop de peine. — Et pourtant il ne faut pas les tromper... Ne racontez rien, capitaine!... Vous direz à mes sœurs que je suis mort, voilà tout, et que je les aimais bien.

Sa voix faiblissait; nous l'entendions à peine. Ses yeux se fermèrent; un souffle entrecoupé souleva deux fois péniblement sa poitrine, puis s'éteignit.

Nous écoutions, penchés vers lui, halelants.

Tout à coup il se redressa, ouvrit tout grand les yeux, et s'élançant en avant.

— A nous, Châtillon! — cria-t-il d'une voix étonnante; puis il retomba.

— Sacrebleu! dit le sergent, c'était un brave soldat!

FIN.

(Journal la Patrie.)

ANNONCES & AVIS

POSTE AUX LETTRES.

La goëlette postale *Stella-Maris*, partant pour Halifax le dimanche 12 du courant prendra une malle pour l'Europe et les États-Unis d'Amérique.

On recevra à la Poste le samedi jusqu'à 6 heures précises du soir. Les lettres affranchies en numéraire au guichet du bureau.

Les lettres pourront être jetées dans la boîte supplémentaire de la rue Joinville jusqu'à 8 heures 3/4, et dans la boîte du bureau de la Poste jusqu'à 9 heures précises.

PURGE D'HYPOTHÈQUES LÉGALES.

Par acte sous seing privé en date du 24 décembre 1870, le sieur Richard (Jean) a cédé à la colonie, pour l'élargissement de la rue de la Boulangerie, qui borde sa propriété, une parcelle de terrain mesurant trente quatre mètres, quatre vingt seize centimètres, pour la somme de cent trente-neuf francs quatre-vingt-quatre centimes.

La présente publication a pour objet de purger la dite parcelle de terrain de toutes hypothèques légales inconnues.

ÉTAT CIVIL.

SAINT-PIERRE.

NAISSANCES.

- 20 février. Nant. Et sa-Marie.
20 — Hodges, Auguste-Joseph.
25 — Gervais, Eugénie-Léocadie.
26 — Lechartier, Jeanne-Clara-Marie

DÉCÈS.

27 février. Héguay, Jean, concierge appariteur du Palais de justice, âgé de 51 ans, né à Ossès, (Basses Pyrénées.)

NOUVELLES MARITIMES ET COMMERCIALES

PORT DE SAINT-PIERRE

BÂTIMENTS DU COMMERCE.

Février	SORTIES.	ALLANT A
2	Fauvette, c. de la Barrière, avec 100,000 kilog. morue sèche, en par M. Lemoine Cie G ^e Transatlantique et P. Beauteemps.	Martinique.
23	Le'ar, c. de la Barrière, avec 190,816 kilog. morue sèche, en par la Cie G ^e Transatlantique et M. Rhotteau fils	Guadeloupe.

A LOUER.

Pour le premier avril prochain.

Une maison située rue Truguet, n° 26, distribuée ainsi qu'il suit.
Deux cuisines, salle salon, quatre chambres, magasin, grangerie, latrine, cour et jardin.
S'adresser à M. Richoux, rue Truguet.

ALLAIN & LAVISSIÈRE

Forbailleurs à Saint-Pierre.

On l'honneur d'informer le public qu'ils viennent de recevoir d'Amérique un assortiment complet de :

Lit et sa chaise avec mèches, porte-mèches et verres de rechange. — Ustensiles de cuisine en fer battu. — Chaudières en fonte émailée et faïencée. — Carreaux de cheminée et parquets à charbon. — Grachois en terre vernie. — Parquet vernis pour service de table. — Saux et couvercles pour chambre à coucher. — Zing en émail. — Fontaine ordinaire et vernie. — Rides en fer assortis. — Etain et plomb en saumon.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

Faites à l'Hôpital maritime de Saint-Pierre, du 21 au 27 février 1871.

DATES	HAUTEUR DU BAROMÈTRE en millimètres.		TEMPÉRATURE EXTÉRIEURE au nord et à l'ombre		TEMPÉRATURE		DIRECTION du VENT.	FORCE du VENT.	ÉTAT GÉNÉRAL DU CIEL.	PHÉNOMÈNES DIVERS.
	10 heures du matin.	4 heures du soir.	10 heures du matin.	4 heures du soir.	maximum.	minimum.				
21	758	759	-3	-4		11 5	S.-O.	3	Ni.	Neige.
22	758	759	-9 5	-9 5		-14 5	N.	3	Cl.-Ni.	
23	763	764	-10	-3		-13 5	N.	3	Cl.-Str.	Aurore.
24	766	766	-8	-3 5		-12	N.-E.	2	Cl.-Cl.-Str.	
25	755	748	-5	-4 5		-7	S.-E.	3	Ni.	Neige
26	748	750	-3 5	-2 5		-6 5	N.-E.	4	Ni.	Neige. Aurore
27	754	752	-4 5	-1		-5	N.-O.	2	Cl.-Str.-Ni.	Pluie.